

Groupe d'études « Le Sinthome »

Le 16 Avril 2013, via Skype

Philippe Berté : Il m'a semblé qu'il y avait plusieurs éléments intéressants et importants dans les trois premières pages de la leçon XI du séminaire de Lacan *Le Sinthome*, celle du 11 Mai 1976, et je vous propose de travailler sur ces pages aujourd'hui.

Page 186, Lacan indique que la fois précédente il était trop « *empêtré* ___ il emploie ce terme ___ *entre ses nœuds et Joyce* », pour pouvoir parler à son auditoire de « *trucs, qu'il a cru trouver, des trucs transmissibles* ».

Ensuite il indique qu'il y a quelque chose d'étonnant dans sa trouvaille du nœud borroméen : « *il ne va pas de soi que j'aie trouvé ce qu'on appelle, le prétendu nœud borroméen* ».

Il poursuit en disant qu'il « *essaie de forcer les choses, car Joyce n'avait aucune idée du nœud borroméen, et pourtant il ne parlait que de cercle et de croix* ». Et cette représentation du nœud borroméen par Lacan, avec un cercle et une croix, me semble assez courante, puisque dès la leçon II du 9 déc 1975, page 39, et puis dans d'autres leçons de ce séminaire, il emploie la représentation avec la croix et le cercle.

Alors Lacan dit « *ce nœud il faut le faire*, ___ et il prend également l'expression raccourcie ___ *faut l'faire* », c'est à dire qu'il me semble qu'il y a chez lui, sur ce point une difficulté qu'il rencontre, un effort pour lui à faire, et puis il y a également une nécessité à le faire, le nœud.

Et il dit ensuite « *il faut le faire, se réduit à l'écrire* ». C'est à dire que le nécessaire passe par l'écriture, on pourrait dire que le nécessaire est écriture. Ce dont Lacan avait déjà parlé dans des séminaires bien des années auparavant.

Et il dit « *ce nœud que je qualifie de borroméen est un appui à la pensée, à l'appensée* ».

Je ne sais si vous avez des questions, des remarques ?

Nicole Ranély : *l'appensée* écrit comme cela, ça ne m'a pas parlé.

Jean Brini : Ce que j'entends dans *l'appensée* c'est qu'il y a plusieurs connotations : il y a *la pensée* qui est reliée à l'appui ; *l'a-pensée* avec le *a* privatif, c'est à dire *la non-pensée*, l'absence de pensée ; et puis il y a aussi quelque chose qui est du côté de l'appui, mais qui est *l'appendice*, la pensée en tant qu'appendice, ce qui me fait penser à ce que dit Aristote « *l'homme pense avec son âme* ». Voilà à quoi ça me renvoie, ce n'est pas très complet, il y a certainement d'autres connotations. C'est vraiment un appel de la part de Lacan pour que nous fassions usage du nœud, c'est quelque chose qui renvoie à *la langue* en tout cas.

On est tenté de dire « *tous les coups sont permis* ». (P. Berté : oui)

Nicole Ranély : J'ai pensé également à l'objet petit a , (J. Brini : bien sûr) est-ce qu'il y a un lien car un petit peu plus loin il en parle ? (P. Berté : oui sans doute qu'il y a un lien)

J. Brini : Oui il y a un lien. Ce que je voulais dire aussi c'est qu'il subsiste une énigme concernant la question de l'écriture, en ce sens que Lacan parle de l'écriture par rapport à une feuille de papier, et qu'en même temps le nœud borroméen est une écriture en tant qu'objet, en tant qu'objet matériel que nous pouvons tenir entre nos doigts, que nous pouvons fabriquer, manipuler. Et cela me paraît quelque chose de tout à fait important à maintenir comme questionnement. Qu'est-ce que c'est qu'une écriture ? Et même quand nous utilisons ce mot métaphoriquement par exemple, la question est « *dans la cure est-ce que quelque chose s'écrit ?* » Quand nous utilisons le nœud borroméen pour rendre compte de notre clinique, est-ce qu'il y a quelque chose qui s'écrit dans le fait que nous fassions usage du nœud borroméen, voilà comment j'entends l'appui. Appui pour la pensée.

P. Berté : Oui, et dans cette leçon par rapport à ce que tu dis Jean, Lacan va dire assez bien comment le nœud borroméen lui sert d'appui, (J Brini : oui, tout à fait) en particulier dans les pages de la fin de la leçon il y a beaucoup de notions lacaniennes qu'il va évoquer par rapport au nœud, je trouve. (J. Brini : oui, je suis d'accord)

Alors en page 187, Lacan dit « *Cette chaîne borroméenne , puisque le nœud borroméen est une chaîne, ça n'est pas facile de la voir fonctionner rien qu'à la penser.* » Dans cette formulation il fait un rapprochement entre *le voir* et *la pensée*. (J. Brini : oui, tout à fait).

On pourrait dire que le nœud échappe au voir, il échappe à la pensée, il porte donc une difficulté avec lui, d'où la nécessité de l'écrire.

Il me semble par exemple que dans le fonctionnement scientifique, chez les scientifiques, la notion de voir et la notion de penser, en tout cas pour démarrer le travail, est quelque chose d'assez important. Et ici Lacan dit : eh bien voilà par rapport à la pensée, par rapport au voir, on va essayer quelque chose d'autre qui échappe au voir, et qui échappe à la pensée.

Qu'en pensez-vous Nicole, Jean ?

J. Brini : Je suis d'accord. Je pensais à une chose : il y a *voir* en tant que perception, et *voir* en tant qu' imagination. Par exemple quand je raconte un rêve j'ai le souvenir de choses que j'ai vues, je fais le récit de choses qui se sont présentées à moi sous forme imagée, et je peux même de certains de mes rêves donner un dessin si je suis bon artiste. Il y a donc quelque chose de l'ordre du voir qui reste ambiguë, équivoque.

Un exemple particulièrement illustratif : Le mathématicien Girard Desargues parle quelque part de *ses contemplations capricieuses* des événements de rencontre d'un plan et d'un cône. (P. Berté : oui, tout à fait) Et ces contemplations capricieuses, cela consiste à imaginer un cône coupé par un plan, et cela peut se faire mentalement sans le moindre dessin, car on sait ce qu'est un cône et ce qu'est un plan, donc on voit bien, et si on a quelque culture mathématique on sait que l'intersection de ce plan avec ce cône suivant l'orientation, sera : une ellipse, ou une parabole, ou une hyperbole.

Les contemplations capricieuses de Desargues le mènent à imaginer, qu'un plan qui couperait un cône selon une hyperbole s'éloignerait à l'infini, (P. Berté : oui) et à ce moment-là l'intersection de ce plan avec ce cône s'éloignerait elle aussi à l'infini, mais que

devient-elle ? Et c'est là que Desargues lâche cette phrase extraordinaire, càd qu'il nous décrit un dispositif purement imaginaire __ exactement comme Lacan quand il nous dit qu'il pense le nœud __, et Desargues nous dit « *La raison nous mène là où l'entendement se perd* ». Càd que les réflexions que je poursuis à partir des images que j'imagine, me mènent à un point où mon entendement, ma compréhension se perd, càd que l'imaginaire est en berne, s'arrête, et la raison elle, de poursuivre.

Il me semble que c'est de qqchose comme ça dont nous parle Lacan, il nous dit il faut l'écrire, et puis qu'il va l'écrire, alors que le nœud il est fabriqué avec des ficelles, lui il va mettre des droites infinies. Càd que là il fait quelque chose qui va au-delà de ce qu'il est possible de réaliser matériellement dans l'écriture. (P. Berté : oui) Donc le « il faut l'écrire » qui est de l'ordre du nécessaire, alors c'est étonnant car « le nécessaire c'est ce qui ne cesse pas de s'écrire », or le nœud il l'a inventé donc il va s'écrire, « il va cesser de ne pas s'écrire », à ce titre « cessant de ne pas s'écrire » il témoignera de la rencontre de Lacan avec le nœud borroméen. (P. Berté : ah oui, en effet)

« *L'écriture* , dit-il , *est un faire qui donne support à la pensée* » c'est intéressant ça, car justement ça veut bien dire que l'écriture va au-delà de ce que nous pouvons penser, et dans ce que Lacan dit dans son « penser », on entend bien que ce sont *les contemplations capricieuses* de Desargues. (P. Berté : oui)

Et je crois que je l'ai déjà dit la dernière fois : « penser le nœud », on se le représente de manière visuelle, je ferme les yeux et je pense à un nœud borroméen, et j'entrelace les trois ronds de couleurs différentes de manière borroméenne, et je me représente cela mentalement. Quand j'étais scout, on nous apprenait à faire des nœuds les yeux fermés, et donc il fallait développer une représentation spatiale non pas avec les yeux, mais avec les doigts. Et il était parfois plus facile d'apprendre le geste avec les mains, que de se représenter ce qui se faisait, visuellement. Ceci pour dire que la pensée même si elle est strictement imaginaire, n'est pas bornée au visuel. Et d'ailleurs il faut se souvenir que des grands mathématiciens topologistes et notamment en théorie des nœuds étaient aveugles. Il y a certains théorèmes de la théorie des nœuds, du 20ème s, qui ont été élaborés par des mathématiciens aveugles. Cf le livre *Noeuds* d' Alexeï Sossinsky.

Donc la cécité est une infirmité qui n'empêche pas de faire des maths. Et donc cela pose la question qu'elle est la nature de cette pensée, et qu'elle est la manière dont cette pensée, s'appuie sur une écriture. Par exemple Cédric Villani qui a écrit *Théorème vivant* , que Philippe tu m'avais recommandé, je l'ai entendu parler du fait que les mathématiciens se distinguaient les uns des autres, par l'usage qu'ils faisaient préférentiellement du calcul avec des lettres, ou de la représentation des figures, càd qu'il y a les imaginatifs et il y a les calculateurs. Il y a des mathématiciens que cela dérange d'imaginer les choses, alors qu'il y en a qui ne peuvent commencer un calcul qu'à partir du moment où ils ont déjà une image bien précise de ce vers quoi le calcul devrait les mener. (P. Berté : oui)

P. Berté : Par rapport à ce que tu viens de dire, le registre de l'Imaginaire c'est aussi le registre du corps, or dans le corps il y a quelque chose qui concerne le voir, et puis aussi évidemment quelque chose qui concerne les mains. Et donc cet imaginaire des mains permet aussi la pensée.

J. Brini : Tout à fait, ce n'est pas limité au visuel, ce n'est pas non plus limité aux mains (P. Berté : voilà) , c'est branché sur le corps, l'important c'est que c'est branché sur le corps, et qu'il y a une face réelle, une face imaginaire, et une face symbolique, qui vont se nouer pour cette affaire de pensée.

Lacan, sa préférence va au maniement du Symbolique. Autrement dit le nœud est un maniement du Symbolique qui va l'aider à avancer dans l'analyse.

De la même façon que Mozart écrivant des partitions, prétendait qu'il ne faisait qu'écrire des musiques qui étaient déjà là dans sa tête.

P. Berté : Lacan dit « *il faut l'écrire pour voir comment ça fonctionne ce nœud borroméen* », et il a cette formule amusante je trouve, cette association heureuse : « *le nœud borroméen ça fait penser à quelque chose qui est évoqué quelque part, dans Joyce, où sur le mont Nébo la loi nous fut donnée* » !

Lacan trouve là en Joyce une connexion par rapport au nœud borroméen, et je trouve amusant le « Né », qui peut faire penser à la naissance, et puis le « bo » de borroméen : Le mont Né-borroméen. Sur le mont noeud-borroméen la loi nous fut donnée.

Lacan poursuit « *Une écriture, donc est un faire qui donne support à la pensée. A vrai dire le nœud borroméen change complètement le sens de l'écriture.*

Ça donne à ladite écriture une autonomie. »

Il me semble qu'il y a là une autonomie par rapport à la voix, et par rapport au signifiant. Car quelques lignes plus loin, Lacan dit « *Il y a une écriture, . . . celle qui résulte de ce qu'on pourrait appeler une précipitation du signifiant.*

Derrida a insisté (sur cette précipitation du signifiant) , mais je lui ai montré la voie, parce que le fait que je n'aie pas trouvé d'autre façon de supporter le signifiant que de l'écrire S est déjà une suffisante indication.

Mais ce qui reste, c'est que le signifiant, càd ce qui se module dans la voix, n'a rien à faire avec l'écriture.»

Càd que cette écriture qu'il appelle « précipitation du signifiant » on pourrait dire que c'est passer de voix, de mots, de formules à des lettres comme par exemple grand S. Au lieu de dire « le signifiant », on l'écrit : grand S. C'est comme un précipité chimique au fond d'un verre. Et partir de là cela donne une autonomie à cette lettre, et c'est un peu pareil pour le nœud borroméen avec l'Imaginaire, le Symbolique, et le Réel, quand on écrit ces lettres, à partir de là on peut manipuler le schéma du nœud borroméen de manière autonome.

Je dirais cela comme ça, qu'en pensez-vous ?

N. Ranély : C'est à la lecture que le précipité du signifiant m'est paru plus clair. Et puis « *sur le mont Nébo la loi nous fut donnée* » j'ai associé aux tables de la Loi, quelque chose qui est écrit, et qui fait loi pour un peuple, pour une pensée. Quelque chose qui est écrit, on n'est plus dans la représentation, dans de l'Imaginaire. On est décollé du corps, ou du sac.

P. Berté : Oui.

N. Ranély : Je trouve que l'écoute du psychanalyste doit aller vers qq chose de l'ordre de cette « précipitation du signifiant ».

P. Berté : Oui, c'est une question.

N. Ranély : Avec Jean on a parlé récemment de psychose et de délire, et avec toi d'anorexie, et c'est vrai que quand on a « un long passé » de psychologue, on est tenté de ne repérer que les symptômes et que ce soit un joli tableau clinique. Alors que quand on s'est mis du côté du signifiant, de la métaphore, et du nœud borroméen, il me semble qu'on arrive à quelque chose qui était déjà là comme on en parlait avec Jean, cela ressemble à ce que tu dis de Mozart qui écrit une partition qui est déjà là dans sa tête. (P. Berté : oui)

J. Brini : Je voudrais ajouter une remarque, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose comme une controverse avec Derrida, que cette histoire du signifiant comme précipité, que Derrida aurait recueilli chez Lacan parce que Lacan le lui avait suggéré, ça vient d'une certaine manière s'opposer à la question qui est celle du nœud borroméen (P. Berté : ah oui!) , alors moi là __ j'ai déjà entendu des discussions là-dessus __ je suggère que le nœud borroméen va plus loin, en ceci que c'est une écriture sur l'écriture. (P. Berté : oui) C'est-à-dire que de la même façon qu'on s'interroge sur la disjonction entre Réel du nouage d'une part, et le Réel en tant que rond qui est pris dans ce nouage, eh bien de la même façon on peut s'interroger à mon avis, ou faire remarquer en tout cas que le nœud borroméen nous dit quelque chose sur l'écriture. En ceci qu'il nous dit que le dire a trois dimensions : Réel, Symbolique, et Imaginaire. Alors là il y a une question de mode d'emploi du nœud, et qui pour moi fait toujours question, et que Darmon a encore soulevée récemment, c'est que d'une part je peux représenter le nœud borroméen comme quelque chose où il y a trois registres, le Réel, le Symbolique, et l'Imaginaire, ou encore comme je l'avais dit très rustiquement il y a longtemps déjà « les mots, les images, les choses », et à ce titre toute opération symbolique sur le signifiant qui se déroulerait au cours de la cure, consisterait en quelque chose qui serait en relation avec le registre du Symbolique.

Et puis il y a cette autre façon d'aborder les choses, qui consiste à dire que le nœud tout entier est constitué non pas de signifiants, mais d'une écriture de signifiants. Et du coup qu'il y aurait parfaitement dans le nœud, une capacité à représenter ce qui se passe dans la cure, aussi bien au niveau Symbolique, qu'au niveau Imaginaire, qu'au niveau Réel. Dans la cure il peut y avoir parfaitement un déplacement du rond Imaginaire, ou des effets réels consistants en un déplacement du Rond Réel. Je pense par exemple au problème qu'il peut y avoir chez certains patients, dans ce qu'on appelle *Nouvelles pathologies, Nouvelle clinique*, et qui ont des difficultés particulières à faire usage de la fonction phallique. (P. Berté : oui) Et que j'avais présentées dans mon texte *Fins de partie* , qui avait été bien accueilli par Melman, où j'avais présenté cela par une modification du rond du Réel, qui faisait que le jouissance phallique était complètement réduite, voire réduite à rien. Et donc l'intervention dans une cure face à un problème de ce type consisterait dans un déplacement du rond du Réel.

Je voulais faire aussi remarquer l'analogie profonde qu'il y avait entre cette notion de « précipitation » d'une part, et le « ravinement » tel qu'il est décrit dans *Litturaterre*. Dans les deux cas on a quelque chose de l'ordre du liquide, qui serait du côté de la parole, du dire, et puis il y a quelque chose de l'ordre du solide où viendrait se déposer soit sous forme de ravinement, soit sous forme de précipité, un résidu du dire. Donc la conception de l'écriture dans *Litturaterre* me paraît tout à fait à rapprocher du précipité. C'est une suggestion.

P. Berté : Oui.

J. Brini : L'intérêt du ravinement c'est qu'il a une forte incidence sur notre Imaginaire car il a une forme, alors qu'un précipité est un truc blanc qui tombe au fond du becher et qui n'a pas spécialement de forme. Mais il y a des gens qui font toute une série de manipulations pour faire ce qu'ils appellent je crois « *les cristallisations sensibles* », qui sont aussi des solidifications, et qui donnent elles aussi des formes, le précipité lui aussi peut générer des formes. Mais de toute façon considérer « l'écriture comme un précipité du signifiant » paraît tout à fait recevable. Et j'ai déjà entendu parler du nœud borroméen comme d'une écriture sur l'écriture. C'est à l'ordre du jour dans les discussions des groupes de travail de préparation du séminaire d'Eté : le nœud borroméen serait une écriture qui parle de l'écriture, qui rend compte de qq chose qui s'appelle écrire.

P. Berté : On poursuit « *Mais ce qui reste, c'est que le signifiant, càd ce qui se module dans la voix, n'a rien à faire avec l'écriture* ». Le nœud borroméen, cette écriture, ne prend pas appui sur le voir, sur la pensée. Il ne prend pas appui non plus sur le signifiant, sur la voix.

« *Mais cette écriture autonome, donne un appui nouveau, c'est une découverte de Lacan, donne appui à la pensée* ».

et p.188 « *ça montre qu'il y a qq chose à quoi on peut accrocher des signifiants* », et cela rejoint tout à fait ce disait Jean, il y a quelques minutes, où concernant ce que l'on entend dans la cure, il y a cette possibilité d'accrocher les signifiants de la cure sur le nœud borroméen. Donc cela donne un appui au signifiant et à la voix.

Et les signifiants on les accroche dit Lacan par la « dit-mension », la « *mension du dit* », ou le « *mensionne du dit* » qui fait jeu de mots avec le mensonge.

Et Lacan poursuit aussitôt : « *Autrement dit, le dit qui résulte de ce qu'on appelle la philosophie (il disait aussi filou-sophie), n'est pas sans un certain manque, manque à quoi j'essaie ___ j'essaie !? (il le dit avec un ton exclamatif et interrogatif) ___ j'essaie de suppléer par ce recours à ce qui ne peut dans le nœud borroméen, que s'écrire, ce qui ne peut que s'écrire pour qu'on en tire un parti.* »

Et Lacan va dire qq lignes plus loin : « *Pardonnez de mon infatuation, mais ce que j'essaie de faire avec mon nœud borroméen, ce n'est rien de moins que la première philosophie qui me paraisse se supporter* ». Par rapport à ce que Jean tu nous disais tout à l'heure sur cette nouvelle écriture qui permet de réfléchir sur l'écriture, je trouve que du coup cela permet à Lacan de faire un pas en avant par rapport à la philosophie, puisqu'il dit même qu'il invente la première philosophie, qu'il va au point de départ, au point premier de la philosophie, puisque par cette écriture, par le nœud borroméen on dirait qu'il arrive à franchir un certain manque que comporte la philosophie habituelle, ou la filou-sophie. Càd qu'il tient compte du jeu dans le dit, et arrive à passer la dimension du mensionne du dit, en tout cas il la prend en compte d'une certaine façon, la place d'une certaine façon dans le nœud borroméen.

J. Brini : Il y a un point Philippe sur lequel tu es passé rapidement et qui me paraît digne d'être souligné, et qui est le passage sur la *philia*. (P. Berté : ah oui) *Philia*, Lacan dit qu'il « *faut lui pardonner son infatuation car il est entrain de fonder la première philosophie qui se supporte* », et cela me paraît très important, ce que j'entends là-dedans c'est « qui se

supporte elle-même », c'ad qui n'aille pas chercher ailleurs son référencement, ceci du fait qu'il serait temps qu'il tienne compte avec le nœud borroméen, et part le fait que le nœud borroméen coince l'objet __ qu'il appelle l' *osbjet* __, attrape qq chose qui est tout de même de l'ordre de la cause du désir. L'objet c'est la cause du désir, parce que *philia*, la philosophie cela voudrait dire qu'on serait l'ami de la sagesse, or au nom de quel désir on en vient à être l'ami de ceci ou de cela ? De cela la philosophie ne parle pas, elle se pose comme une activité qui consiste à aimer la sagesse, mais pour introduire cette propension à aimer la sagesse, de cela la philosophie ne parle pas. (P. Berté : oui) Et de cela le nœud borroméen tente de parler, c'est pour cela que l'expression « l'écriture sur l'écriture », est une écriture sur ce qui nous pousse à écrire. C'ad une écriture qui se supporterait, qui se supporterait elle-même, qui parlerait non seulement de ce dont elle parle, mais aussi de la cause de sa propre émergence.

La question de la *philia* c'est quand même la question de l'amour, d'un certain type d'amour, et c'est aussi la question du transfert. (P. Berté : oui) Cela nous touche au plus près dans la mesure où Lacan prétend que le nœud borroméen est qq chose qui va rendre compte du transfert, et donc de la cause de l'intérêt que nous portons aux choses.

Cette histoire de philosophie qui se supporte, cela me rappelle cela, l'impression d'un truc qui tient tout seul. Et c'est angoissant, et l'on aurait bien envie que cela repose sur qq chose.

C'est aussi l'une des histoires dans Freud : si St Christophe portait Jésus, Jésus portait le monde, dis-moi sur quoi St-Christophe posait-il les pieds ?

Qq chose qui serait autoconsistant. Le nœud borroméen Lacan attend qu'il soit autoconsistant, un *bootstrap*, mot anglais qui est une façon humoristique de décrire les formations autoconsistantes, et qui se réfèrent au Baron de Münchhausen je crois, qui était tombé dans des sables mouvants et qui s'en est sorti par ses *bootstraps* c'ad par les lanières à l'arrière de ses bottes, il les a attrapées et s'en est sorti en les tirant. C'est un roman un peu absurde, mais Monsieur de Münchhausen était quelqu'un de très habile.

P. Berté : Du coup on pourrait dire que Lacan nous amène qq chose de l'ordre d'une nouvelle référence, le nœud borroméen est un nouvel appui pour les analystes.

J. Brini : On peut prendre cela comme ça.

P. Berté : C'ad que les mathèmes de Lacan, et en final le nœud borroméen, donnent une référence qui permet de sortir de la « mouvance », même si c'est très difficile à manipuler au niveau de la clinique, très difficile en tout cas pour plusieurs d'entre nous.

J. Brini : Pour tout le monde Philippe. (Rires)

N. Ranély : (Rires) Oui je ne trouve pas que c'est solide du tout, (rires), oui des sables mouvants. C'est qq chose qui est là __ Lacan le dit __ mais c'est un peu comme un Nom-du-Père justement, il faut savoir s'en servir mais en même temps pouvoir le lâcher. C'est qq chose qui est et qui n'est pas en même temps.

P. Berté : Oui, en tout cas c'est une référence nouvelle, et puis comme elle est extrêmement complexe dans ses possibilités, c'est une référence mais qui est très difficile.

Alors j'ai trouvé que les pages suivantes, en particulier 188,189 et 190, Lacan ramasse en quelques lignes les notions d'objet *a*, de lettre, de trait unaire, de droite infinie, de trou, d'élément, de trinité, et des questions portant justement sur « qu'est-ce qu'écrire ? », alors je propose de lire de manière intégrale ces pages, et puis vous m'arrêtez quand vous le souhaitez pour en discuter. (J. Brini : d'accord)

Donc en p.188 Lacan : « *La seule introduction de ces nœuds borroméens, de l'idée qu'ils supportent un os, en somme, un os qui suggère, si je puis dire, suffisamment qq chose que j'appellerai dans cette occasion osbjet, qui est bien ce qui, ce qui caractérise la lettre dont je l'accompagne, cet osbjet, la lettre petit a. Et si je le réduis, cet osbjet, à ce petit a, c'est précisément pour marquer que la lettre, en l'occasion, ne fait que témoigner de l'intrusion d'une écriture comme autre, ___ comme autre avec, précisément, un petit a.*

L'écriture en question vient d'ailleurs que du signifiant. C'est quand même pas d'hier que je me suis intéressé à cette affaire de l'écriture, ce que j'ai en somme promu la première fois que j'ai parlé du trait unaire, einziger Zug dans Freud. J'ai donné du fait du nœud borroméen, un autre support à ce trait unaire, un autre support que ___ comme ça, ça ne vous est pas encore sorti ___ que dans mes notes j'écris D.I. qui sont les initiales de droite infinie. La droite infinie en question ___ ça n'est pas la première fois que vous m'entendez en parler ___, c'est qq chose que je caractérise de son équivalence au cercle ; c'est le principe du nœud borroméen ; c'est que en combinant deux droites avec le cercle, on a l'essentiel du nœud borroméen. »

Je ne sais si vous avez des remarques ?

J. Brini : Je me pose la question concernant « *l'écriture en question vient d'ailleurs que du signifiant* », car c'est vrai que je suis enclin à penser que notre réel, que notre monde, est entièrement structuré par le signifiant et donc comment pourrait-il y avoir qq chose qui vienne d'ailleurs que des signifiants ? (P. Berté : oui) Cela dit, j'ai soutenu la position exactement inverse samedi dernier (P. Berté : ah oui ?) sur la question suivante : on parlait de la couleur, car dans ce séminaire *Le Sinthome* il y a un passage sur la couleur, en particulier sur la couleur comme liée à la différence des sexes, il parle d'un homme couleur femme, d'une femme couleur homme. Et donc il y a des gens qui se sont penchés sur la question de la couleur, et qui disaient que la couleur était qq chose d'éminemment structuré par le subjectif et par le signifiant, et que par exemple dans l'arc-en-ciel le fait de distinguer 7 couleurs violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange, rouge, tel que cela a été introduit par Newton, qui voulait absolument qu'il y en ait 7 par analogie avec la gamme musicale. Mais que l'arc-en-ciel était lui différemment perçu selon les cultures, et que pour beaucoup de cultures il n'avait que 4 couleurs, ou 3, et que pour beaucoup de gens orange n'est jamais qu'un jaune un peu foncé. Ou vert n'est jamais qu'un bleu un peu jauni, etc. Et donc que la structuration des couleurs était complètement conditionnée par le signifiant.

Et à ce « complètement » qui était avancé lors d'une *Mathinée lacanienne*, je suis intervenu pour dire non, « pas complètement », car à l'appui de ce que j'avais j'ai montré une planche du test d'Ishihara, que vous trouverez facilement sur Google, des planches qui sont

destinées à détecter des daltoniens. Et pour quelqu'un qui n'est pas daltonien les petits points de couleur dessinent par exemple un 8 vert sur fond bleu, ou un 8 rouge sur fond orange, etc. Et je citais cela à l'appui de l'affirmation que « non les couleurs n'étaient pas entièrement déterminées par notre subjectivité », mais qu'il y avait du Réel du corps qui intervenait là-dedans. Et que quand on est daltonien cela ne se discute pas, on ne sait pas distinguer des couleurs que d'autres savent distinguer. Il y a donc des choses qui vont au-delà du signifiant, et c'est peut-être ce que Lacan dit quand il dit « *l'écriture en question vient d'ailleurs que du signifiant* ». (P. Berté : oui) Càd qu'il y a un Réel de l'écriture, qui vient d'ailleurs, qui lui permet de constituer le nœud borroméen, de la même façon qu'il parle qq part dans une leçon antérieure, de la sidération qui a été produite par la formulation de Newton « *les corps s'attirent en raison inverse du carré de leur distance* », et c'est qq chose qui a été jugée irrecevable, càd un petit bout de Réel qui avait été attrapé par cette formule, et qui a choqué énormément de gens à son époque, et qui continue de choquer énormément de gens. Je crois que le nœud borroméen Lacan le compare à ça. Càd qq chose qui attrape un petit bout de Réel, mais qui surtout vient d'ailleurs, voilà c'était mon commentaire sur le « *vient d'ailleurs* ».

P. Berté : Oui Jean. C'est pour cela que quand on s'appuie sur le nœud borroméen pour élaborer, cela permet de repérer que la dimension du signifiant c'est l'un des cercles sur trois. (J. Brini : c'est ça, exactement) . Et donc l'élaboration, le fonctionnement subjectif peut partir des deux autres cercles. Ce « *vient d'ailleurs du signifiant* », peut venir de l'Imaginaire ou venir du Réel. Ou des deux.

N. Ranély : Quand Jean disait que cela allait au-delà du signifiant et du subjectif, il y a le Réel du corps, Lacan en parle à un moment à la page 193 quand il fait le lien entre corps et Inconscient. (P. Berté : oui) « *Il y a un rapport entre un corps qui nous est étranger, et qq chose qui fait cercle, voire droite* » , peut-être que cet ailleurs du signifiant c'est effectivement le Réel du corps (P. Berté : oui) , et il parle de l'Ics comme équivalent au corps, si j'ai bien compris, en tout cas il y a un rapport entre corps et Ics. Alors est-ce que «l'ailleurs du signifiant » ce n'est pas l'Ics ?

J. Brini : Alors Nicole je vais simplement te dire que je me suis peut-être mal exprimé, en utilisant le terme « réel du corps » à propos de l'histoire des daltoniens. Car le corps tel que nous le concevons en psychanalyse c'est le corps érogène, le corps des zones érogènes, le corps du plaisir, le corps qui s'organise selon le schéma érotique du nourrisson, et qui se développe sur cette base-là.

Et le corps dont je parle à propos des daltoniens ça n'a rien à voir, dans la mesure où il y a, ou il n'y a pas les cônes ou les bâtonnets nécessaires dans la rétine, et ça c'est de l'ordre du réel, mais c'est peut-être une trop grande liberté de langage de dire que ce réel fait partie du corps, en tout cas il ne fait pas partie du même corps que le corps érogène tel que Lacan le rattache au rond Imaginaire, dans le nœud borroméen.

P. Berté : En même temps on pourrait se dire que la formule « réel du corps » est valable à propos des daltoniens, puisque scientifiquement à partir de ce test d'Ishihara, finalement on pourrait dire de manière objective, scientifique, ou médicale, cela peut s'écrire, c'est écrit, donc c'est quand même un réel scientifique qui peut s'écrire sur le nœud borroméen, qui

peut y prendre place.

J. Brini : Tout à fait. Cela peut prendre place sur le nœud borroméen, et pas forcément sur le rond Imaginaire. (P. Berté : ok) C'est peut-être l'un des points où le Réel vient surmonter l'Imaginaire. (P. Berté : oui) . Cela c'est encore autre chose.

P. Berté : On poursuit encore un peu ?

J. Brini : Oui encore un peu, alors il parle de la droite infinie comme illustration du trou, alors ça c'est extraordinaire.

P. Berté : Lacan « *Pourquoi la droite infinie a cette vertu, cette qualité ? C'est parce que c'est la meilleure illustration du trou.*

La topologie nous indique que, dans un cercle, il y a un trou au milieu, et même qu'on se met à rêver sur ce qui en fait le centre, ce qui se prolonge dans toutes sortes d'effets de vocabulaire : le centre nerveux, par exemple, dont personne ne sait bien exactement ce que ça veut dire. La droite infinie a pour vertu d'avoir le trou tout autour. C'est le support le plus simple du trou ».

On pourrait dire qu'il y a une sorte de renversement de l'image ou de la pensée, au lieu qu'il y ait un cercle et on se dit que le trou est au milieu, il y a une sorte de renversement du point de vue, et si on prend une section du cercle le trou est partout tout autour. Ou si on prend le cercle dans l'espace, le trou est partout.

J. Brini : Il y a des formules qui datent du Moyen-Age, des formules que je crois qu'on doit à Nicolas de Cuse, qu'on lui attribue, mais je crois que d'autres philosophes les ont reprises, Montaigne je crois, « *l'idée d'un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part* », soit « *la circonférence est partout et le centre nulle part* ». Et Nicolas de Cuse a illustré cela dans son texte qui s'appelle *La docte ignorance*, il avait un usage des mathématiques qui était très métaphorique, alors ça ne l'intéressait pas du tout les mathématiques, ce qui l'intéressait c'était Dieu, et l'homme, et les rapports entre Dieu et l'homme. Il a introduit cette métaphore pour grosso modo dire que Dieu on ne peut pas le comprendre.

Alors il utilise l'approximation d'un cercle par un polygone, en disant qu'on peut s'approcher très très près d'un cercle en prenant un polygone avec beaucoup de côtés. Mais comme Nicolas de Cuse ne pratiquait pas du tout la notion de passage à la limite, pour lui le polygone restait absolument et définitivement hétérogène par rapport au cercle, et pour lui le polygone c'était l'intelligence humaine, et le cercle c'était l'amour de Dieu. Et donc nous n'étions pas capable d'aucune façon de faire plus que de nous approcher de l'amour de Dieu, mais quant à le comprendre ce n'était pas la peine d'essayer.

Et c'est N. de Cuses qui a inventé cette notion ___ il y a tout un texte qui vaut le coup d'être regardé en détail ___, car il arrive à argumenter qu'une droite ce n'est jamais qu'un très grand cercle, c'est-à-dire qu'il fait un zoom avant sur un petit bout de cercle. Mais le centre va venir soit à gauche, soit à droite, infiniment éloigné, et le petit bout de cercle sera une droite. (P. Berté : d'accord) C'est le principe du zoom avant, cela rejoint un peu le principe des *Contemplations spéculatives* de Desargues. Le seul problème c'est que si je fais un zoom

avant sur un cercle, suffisamment pour le voir comme une droite, j'ai perdu de quel côté est le centre. J'ai perdu cette information là (P. Berté : oui) . Et puis il y a tout ce qui est dans l'espace et n'est pas le cercle, et qui est structuré par la présence du cercle, et quand c'est un cercle normal eh bien il y a l'intérieur du cercle et son extérieur. Mais quand je fais un zoom avant sur ma feuille de papier, si le trait devient définitivement une droite alors j'ai perdu la localisation du trou, l'intérieur et l'extérieur du trou sont confondus, et donc le trou c'est l'espace autour de la droite.

D'où la phrase de Lacan et c'est comme cela que je la développe « *la droite infinie c'est la meilleure illustration du trou* ». (P. Berté : oui)

Il y a cette notion d'espace qui serait préalable et qui contiendrait les objets que nous y mettons. Et cette notion est Kantienne (Kant dit « *l'espace est une forme a priori sans laquelle nous ne pouvons rien concevoir* ») , issue de Newton, mais cela a été et est encore éminemment contesté. Et notamment contesté par le Relativité Générale. L'Espace en tant que tel n'existe pas, il n'existe qu'en tant qu'il y a des choses dedans. Et ces choses dedans lui donnent une structure. Et Lacan est de ce côté-là, il est du côté de ceux qui ne conçoivent pas l'espace comme une bouteille qui pourrait être vide, et dans laquelle nous disposerions les choses, et dans laquelle nous circulerions également. Pour Lacan l'espace est indissoluble de ce qui s'y dispose. Et par exemple si on met une droite, cela transforme l'espace en trou.

P. Berté : Si subjectivement la notion de phallus est introduite, automatiquement la notion de manque se met en place.

J. Brini : Et Lacan dit quelque chose à un endroit sur l'architecture __ Marianne Amiel Dal'bo avait fait un texte là-dessus __ , où il dit très clairement que l'architecture ce n'est pas de faire des murs, des colonnes, des toits, etc. cela consiste à organiser l'espace, càd à organiser le vide. C'est cela le boulot de l'architecte. C'est exactement comme cela qu'il parle de sa droite infinie. Cela paraît paradoxal que de dire que la droite est l'illustration du trou. Voilà le développement par lequel j'expliquerai cette formule. Philippe, Nicole, est-ce que cela vous paraît clair ?

Bon, sur cette histoire de la droite qui structure l'espace en trou, on pourra y revenir.

P. Berté : Mais peut-être Jean par rapport à ce que tu dis, et par rapport aux formulations de Nicolas de Cuse, il y a en même temps au niveau de certaines élaborations, une sorte de renversement de la pensée, càd formuler les choses de manière symétrique dans le registre de l'Imaginaire. Càd sur l'un des pôles de l'axe imaginaire du schéma L, placer une formule et puis hop ! (J. Brini : on la retourne), on la retourne, et du coup cela permet de démarrer de nouvelles élaborations. (J. Brini : je suis d'accord). Par exemple dans un dispositif paranoïaque, se dire « mais c'est intéressant ce qui se passe de l'autre côté », et hop on passe à tout autre chose. (J. Brini : tout à fait)

Pour la prochaine fois, Nicole veux-tu partir du point de difficulté que tu as soulevé, et puis

poursuivre ce texte ?

N. Ranély : Je suis d'accord.

J. Brini : Pas de problème, si ce type de travail vous convient on continue.

Prochaine réunion : **Mardi 21 Mai , de 6h30 du matin à 8h aux Antilles, 12h30 en France.**